

Entretien Bosco d'Otreppe

Le franc-tireur

AUTEURE

Claude Habib

“La tolérance est un effort contre soi”

Bio express

► **1956.** Claude Habib est née à Paris. Est-ce la ville et ses habitants qui lui offrent le goût de l'observation ? L'essayiste “*porte depuis plus de trois décennies un regard plein de curiosité et de subtilité sur les femmes, les hommes et les mille nuances de leurs rivalités et de leurs attachements*”, écrivait avec justesse Élodie Maurot, fin mars dans *La Croix*.

► **Marivaux.** Agrégée de Lettres modernes, Claude Habib a enseigné la littérature du XVIII^e siècle à Lille et à l'Université Sorbonne

nouvelle. En 1997, elle publie *Le Consentement amoureux. Rousseau, les femmes et la Cité*. Ce livre prend place aux côtés de nombreux autres qui se distinguent par leur argumentation et leur style.

Soucieuse d'élever le débat, Claude Habib n'en oublie pas d'ancrer ses écrits dans le *tremblement propre* de la vie humaine. Est-ce le legs de son amour pour Marivaux ? “*Ce n'est pas l'auteur le plus vaste mais nul n'a autant de finesse que lui*, expliquait-elle, toujours dans *La Croix*. *Il est le sismographe du cœur, le peintre de l'attirance et de l'appréhension qui l'accompagne comme son ombre : crainte de s'être mépris, d'être ridicule, d'être rejeté. Marivaux restitue l'actualité du désir, son tremblement propre. Il a le double génie de l'infime et de l'instant.*”

Son propos

Comment être tolérant dans notre société ouverte ? Que pouvons-nous accepter ? À quoi devons-nous tenir ? Présentée comme une valeur abstraite à laquelle se plier, vécue trop souvent comme une indifférence à l'autre, une paresse intellectuelle ou un “laisser-faire” relativiste, la tolérance ne répond plus aux inquiétudes de nos

contemporains, donc certains s'en détournent. Comment la sauver ?

L'essayiste offre une approche qui redonne force à la tolérance.

Présentée comme une vertu qui impose un effort personnel et mesuré, la tolérance implique une exigence de vérité. Sous la plume de Claude Habib, voici donc une vertu qui nous rappelle à l'engagement en faveur de la cité et de notre humanité.

Qu'est-ce que la tolérance ?

C'est l'effort de supporter ce qui nous déplaît. Elle est requise lorsque nous éprouvons du dégoût, du déplaisir, de l'aversion. Lorsqu'on a la réaction de s'écarter de quelqu'un ou d'un groupe, c'est là que la tolérance est sollicitée.

Vous écrivez qu'il s'agit de la vertu minimale, de la plus humble des vertus, mais d'une vertu vitale. Que voulez-vous dire ?

Réprimer ou masquer son aversion demande toujours un effort, et cet effort est le minimum requis si nous habitons une société ouverte. La société moderne est plurielle, elle évolue rapidement. Par conséquent elle fourmille de tensions. Pour accéder aux bénéfices qu'elle dispense, en termes de liberté et de prospérité, il y a un ticket d'entrée, peu cher, mais dont tout le monde doit s'acquitter. C'est la tolérance.

La tolérance apparaît comme une évidence. Une telle évidence qu'il ne faudrait même plus en parler. Vous y consacrez pourtant un livre. Pourquoi ? Quel fut votre constat de départ ? Qu'en absolutisant la tolérance, en la présentant sans restriction ni réserve, on risquait de tomber dans une tolérance creuse ?

Il est clair que le discours ambiant tenu par les

gouvernants, l'éducation nationale, ou les médias n'a plus de prise sur les comportements. On le voit à ces grands mouvements de bascule politique vers les extrêmes droites en Europe et

dans le monde occidental. Il y a une différence saisissante entre d'une part les pratiques, les perceptions, le vécu de la population, et d'autre part ce discours sur la tolérance qui tourne en roue libre. La tolérance est devenue la valeur officielle de notre société, tout en dégénéralant, jusqu'à n'être plus qu'une vanité moderne, une illusion narcissique. C'est très souvent un vague discours qui ne s'accompagne plus d'efforts réels, et qui a perdu son efficacité en gagnant en généralité.

Contrairement à ce que l'on peut croire ou espérer, on ne sera jamais naturellement et spontanément tolérant, expliquez-vous.

J'annonce la mauvaise nouvelle : croire que l'on va parvenir dans une époque radieuse où nul n'éprouverait plus aucune difficulté à l'égard de l'étranger, c'est faux. Cette croyance correspond à l'idéal d'une humanité enfin

réunie et réconciliée, les nations n'étant plus qu'un legs de l'histoire ancienne, un reliquat à dépasser pour arriver à l'idée même de l'Homme. Imaginer que nous sommes humains avant tout, et qu'il n'y a pas de différences entre nous, c'est une idée généreuse, mais creuse. En réalité, si ce n'est le nouveau-né à la première seconde de sa vie ou le cadavre, personne n'est seulement humain, et personne ne l'est immé-

diatement. Entre la naissance et la mort, nous ne pouvons manquer de parler une langue, d'appartenir à une culture, d'être formés par des récits et des chants, des parfums, des cuisines qui nous inscrivent dans une communauté. Nous sommes élevés, donc nous sommes ancrés, qu'on le veuille ou non. La rencontre avec une personne venue d'une autre aire civilisationnelle peut se passer de manière heureuse, ça arrive, elle peut aussi être marquée par la crainte ou le mépris. C'est fréquent. De telles frictions, il ne faut pas les nier. Au contraire, car ce surgissement de l'aversion, c'est le point d'application de la tolérance, c'est l'occasion de faire

un travail pour réformer ceux de nos mouvements qui méritent de l'être. Quand nous éprouvons un malaise, c'est le moment d'examiner son fondement rationnel et de nous demander si c'est à nous de bouger. C'est cela l'effort de tolérance: un effort contre soi. Notez que cet effort n'aboutit pas toujours à la censure de nos propres mœurs. Il y a des circonstances dans lesquelles on se résout à tenir bon.

Par exemple ?

Peut-on tolérer les opinions des anti-vaccins ? J'ai éprouvé de la honte, le mois dernier, en apprenant qu'un couple de Français avait importé

la rougeole au Costa Rica, un pays qui avait réussi à s'en débarrasser: ils y étaient entrés avec leur enfant non vacciné et contaminant. Exemple inverse: nous sommes dégoûtés par les toilettes sèches, qui utilisent de la sciure à la place des chasses d'eau: hé bien le manque d'eau pourra nous conduire à réprimer nos répulsions et modifier nos habitudes. Parfois oui, parfois non. La question n'est pas d'extrémiser la tolérance, mais de réfléchir au cas par cas au bien-fondé, ou non, de nos réactions de dégoût. C'est en réfléchissant de la sorte que j'en suis venue, après examen, à critiquer le port du voile.

Il y a donc des limites à la tolérance ? On ne peut tout tolérer ?

D'un point de vue logique, nous ne pouvons tolérer l'intolérance. Si nous acceptons les intolérants, ils nous bâillonneront. Et de tolérance,

il ne sera plus question. Ou encore "tolérer" la cruauté, c'est de la lâcheté. En tant que vertu, la tolérance demande à être limitée. Aucune vertu ne peut être extrémisée. Sinon le courage s'abîme en témérité, la prudence en atermoiements. La pudeur dégénère en pudibonderie, etc. Il faut placer les vertus sous le contrôle de la raison.

Ces dernières décennies, écrivez-vous, suite au discours de la gauche, nous aurions oublié ce discernement au cas par cas. Nous aurions étouffé les difficultés rencontrées dans nos sociétés multiculturelles. Avons-nous donc abîmé, en son nom, la vertu de tolérance ?

Oui. Elle a servi de voile jeté sur la réalité, à l'abri duquel la dégradation s'aggravait. Les banlieues françaises en sont un exemple.

Par ailleurs, comment éviter que la tolérance se mue en une indifférence envers ce que vit ou fait l'autre ?

C'est un point capital, tous les ennemis de la tolérance l'accusent d'être synonyme d'indifférence, de n'être pas une vertu, qui veut dire force, mais une mollesse. Chacun se retranche et fait ce qui lui plaît, en se moquant des croyances et des mœurs de son voisin. C'est le spectre d'une société atomisée, la société mille feuilles. Au contraire, si la tolérance est une vertu, alors elle est un effort contre soi, et pas du tout ce matelas d'indifférence. Le fait de ravalier son dégoût ou son déplaisir, cela ne se fait pas

spontanément. C'est apparu à un moment de l'Histoire. La tolérance est la dernière venue des vertus. Nous la devons aux Lumières, aux grands écrits de Bayle et de Locke. A l'âge classique, la tolérance était appelée par le schisme religieux, elle concerne alors le plan des idées, les conceptions de

la divinité, le règlement du culte à lui rendre. Aujourd'hui, elle nous est nécessaire sur le plan des mœurs et des manières, ce qui pose des problèmes nouveaux.

Pour faire ce travail, quelle part d'identité nous est-elle indispensable ? Sommes-nous assez nous-mêmes, sachons-nous suffisamment qui nous sommes, pour pouvoir être tolérants ?

On ne peut jamais avoir une conscience claire et distincte de son identité, qu'elle soit individuelle ou collective. Elle est enveloppée dans un inconscient. Mais en s'attachant à ce que l'on aime, en précisant ce à quoi on tient, on devient plus précis sur ce que l'on refuse. Il y a des choses à refuser, si nous voulons continuer à nous humaniser dans la voie qui nous est propre, et persister dans notre être.

Dans le même ordre d'idée, vous rédigez un éloge de la frontière. En quoi serait-elle indispensable à la tolérance ?

La frontière permet de former un nous. En le délimitant, elle permet au groupe humain de se définir, de se donner des lois, d'avoir confiance dans les usages particuliers qui le régissent. L'importance des frontières a été sous-estimée, sans doute par contrecoup de la construction européenne. On les a représentées, négativement, comme des barrières contre l'étranger - c'est la frontière hostile -, en oubliant qu'elles sont aussi ce qui protège et circonscrit.

EXTRAITS

"Nos mœurs diffèrent [au sein de nos sociétés], c'est un fait, et l'heure n'est plus au déni. Comment s'en accommoder ? Telle est la question qui est devant nous. La tolérance est à repenser, en tant qu'elle concerne les mœurs, au moins autant que les croyances. Les Lumières ont reformulé décisivement le rapport à la croyance, mais le rapport aux mœurs étrangères est un chantier qui nous incombe."

"Si la tolérance est devenue la vertu des Modernes, c'est aussi qu'elle est minimale. C'est la plus humble des vertus, elle ne commande que de s'abstenir : ne pas juger, ne pas intervenir, ne pas interférer. [...] Mais ce peu qu'elle coûte est irréductible. Il faut l'acquiescer coûte que coûte, car nous ne saurions plus nous passer d'elle."

"Quelle part d'identité faut-il protéger, si nous voulons persister dans notre être [...] ? Sur quels aspects de la vie commune faut-il se montrer intransigeant, au risque de passer pour intolérants ? Faut-il supporter les spectacles de Dieudonné ?"

"Trois clauses sont fondamentales [...] : les musulmans doivent reconnaître la liberté de conscience - c'est-à-dire le droit de changer de religion ou de n'en avoir aucune ; ils doivent admettre l'égalité des femmes et des hommes ; ils doivent rompre avec l'antisémitisme."

SON LIVRE



Comment peut-on être tolérant ?

Claude Habib,
Desclée de Brouwer,
280 p.